

# RAPPORT DE STAGE (1<sup>ère</sup> année).

Voyage au Cameroun.

Etude de l'ART AFRICAIN ACTUEL

---

Marc-Alexis MORELLE

Atelier de Peinture.

sur: M<sup>r</sup> Pogg.

I/

## L'ART CAMEROUNAIS ACTUEL.

Voulons parler de l'Art Camerounais, c'est en fait traiter de tout l'Art Africain, car, de part son histoire et à cause de sa situation géographique, le Cameroun réunit en un seul Etat toutes les cultures différentes Africaines. On donne d'ailleurs au Cameroun le surnom d'Afrique en miniature.

Le port des navigateurs Portugais en 1472 qui dé-  
couvrent le Cameroun par l'estuaire actuel du Wouri (Sud-  
Ouest) où est implanté maintenant Douala, capitale commerciale.

Les Portugais sont si surpris par les crevettes qu'ils voient pulluler  
dans le fleuve, qu'ils l'appellent "Rio dos Camarões" (rivière  
des crevettes). C'est de là que vient le nom Cameroun; nom qui  
représente aujourd'hui un pays, situé au fond du golfe de Guinée,  
de 47500 km<sup>2</sup>.

Au Sud, ce Pays est bordé par le Guinée Équatoriale, puis le Gabon  
et le Congo, en allant vers l'Est. En remontant vers le Nord, on trouve  
la République Centrafricaine et le Tchad. À la pointe Nord, le Cameroun  
donne sur le lac Tchad, puis en redescendant jusqu'à la côte, au  
Sud Ouest, on longe la frontière du Nigeria.

La géographie de ce pays laisse bien augurer de l'influence  
qu'elle peut avoir sur l'art Camerounais. C'est en effet une terre  
de contrastes. C'est le Pays de l'eau et du feu, avec le Mont  
Cameroun, énorme volcan de 4070 mètres dont la dernière éruption  
date de 1959, mais qui reçoit des pluies torrentielles sur

ses versants (la région du Haut-Cameroun est la 2<sup>e</sup> la plus pluvieuse du monde). Le Pays du feu et de l'eau, avec les incendies de savane, dévastatrices qui le couvrent de noir en saison sèche, avec les terres brûpées et inondées par les eaux du Logone et du Chari; avec, encore, le soleil torride qui fait craquer le sol des régions septentrionales. avec, bien sûr, la mer.

Mais le Cameroun, c'est aussi un pays de 7 millions d'habitants qui compte quelques 200 ethnies différentes : "... un incroyable puzzle ethnique"... : les régions qui forment actuellement le Cameroun ont toujours été des lieux de passages situés au point de jonction des régions occidentales, centrales et septentrionales de l'Afrique. Une zone de rencontre et un carrefour d'influences.

Plusieurs foyers culturels s'y sont créés et plus ou moins joints. C'est le Pays Africain le plus riche en variétés, puisque quatre aires culturelles considérées pour tout le continent y entrent en contact", d'après le manuel de géographie du CEPMAE ; celles du Soudan oriental, émigrants du haut Nil, pasteurs et peu organisés socialement; celle du Soudan occidental, les Peuhls d'une économie plus variée et d'une société plus fortement organisée, fédérateurs de grands empires; la 3<sup>e</sup> aire culturelle est celle du sud-Ouest du Cameroun qui fait partie de l'aire de la Côte Guinéenne, avec une économie agricole spécialisée, une société très structurée, profondément imprégnée de magie et de religion; finalement, la 4<sup>e</sup>, qui appartient à l'aire Lébolaïse au Sud et Sud-Est, c'est la plus vaste et la plus complexe aussi ; agriculture ou ~~ou~~ bétail, artisanat, cellules sociales réduites, plusieurs dialectes "bantou". Cette aire culturelle a conservé des croyances animistes le culte du "mentu", c.-à-dire la force vitale qui anime tout élément de la nature.

III/ qu'il soit vivant au nom !

Des 200 groupes ethniques du Cameroun, je n'en citerai que quelques uns avec leurs qualités respectives, et les + importants.

Tout d'abord, au Sud le groupe de plus ancien du Cameroun serait celui des pygmées; ils sont juste quelques milliers, dispersés dans la forêt équatoriale, ~~et~~ le Babinga, a cheval sur la frontière, fait partie des nombreuses tribus pygmées qui vivent encore de la chasse et de la cueillette et refusent obstinément de se sédentariser et de devenir cultivateurs. Le Sud est formé surtout de Bantous.

"Banton", pluriel de "manton" veut dire "les hommes". C'est une assemblée d'ethnies liées par une base linguistique commune, une religion et des coutumes semblables, grosso modo. Le peuplement Banton se fit en deux étapes : la première vague, des Douala, viennent les Bakwiri, le Tschu, etc... qui venaient d'Afrique équatoriale.

Les Yambassa et les Bafia qui viennent du Sud selon leurs légendes, les Bawen qui prétendent être de la région du Noun bien que leur ethnie ne montre pas d'affinité si l'on appartiennent aux Banton, Semibantu ou Soudanais.

La 2<sup>e</sup> vague de peuplement Banton serait des Fang-Beti qui s'étendent jusqu'au Sud du Gabon et comprendraient les Ewondo qui sont les + nombreux, les Béni, les Bouba, les Mvao, etc...

La première vague date de plusieurs siècles alors que la seconde date de la 1<sup>e</sup> moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

A l'est, les Bantous sont de la branche Marka-Kozine qui se répartit aussi en plusieurs ethnies : Gbaya, Medjimi, Yangré, Mbim, Kunabembe. La majorité de ces peuples disent provenir de l'Est et du Nord-Est.

Les groupes ethniques de l'Ouest les + connus sont les Tikar, les

Bamoun, et les Bamileké. Ces derniers sont très nombreux, 1 million environ, et représentent la plus grande ethnique du Pays.

Au Nord, vivent les Foulbé, musulmans; c'est un groupe très homogène, qui s'oppose à un grand nombre d'ethnies appelées "Kindi", ce qui veut dire païen. Ils sont animistes et vivent dans les montagnes. Ce sont les Hausgoum, les Massa, les Tampouri...

les Camerounais sont, à part les croyances animistes et autres, également partagés entre 3 religions; le Catholicisme, le protestantisme et l'islam. Il y a à peu près 1 million de croyants pour chaque religion.

Les missionnaires protestants furent les 1<sup>es</sup> à pénétrer pour leurs religions au Cameroun, dès 1845; les représentants de l'Eglise catholique n'arrivèrent qu'en 1890, avec la mission Marienberg.

L'Islam a pénétré au Cameroun vers 1715 avec les missionnaires musulmans qui furent reçus par le roi Bounkar, 25<sup>e</sup> roi de Mandara.

Autant de faits, autant d'énergies, supposés faire (ou avoir fait) marcher la machine de l'art (artisanat) Camerounais, laissent visiter bien du plaisir quand à une étude sur l'art Camerounais contemporain. D'autant plus qu'avant le voyage et dans l'avion encore, je révais sur des bouquins et articles exhaustifs ~~considérables~~ le Cameroun, pays très diversifié où chaque groupe ethnique possède un fond culturel particulier, est l'un des plus brillants et des plus anciens foyer de l'Art africain."

Bien entendu, je savais à quoi m'en tenir vis-à-vis de l'art africain pour avoir vécu déjà en Afrique quelques années, et pour m'y être intéressé plus précisément par la suite. Je savais que l'art africain n'avait jamais obtenu son identité propre au sein de la

société africaine ; qu'il avait toujours été rattaché à des principes religieux ou à des manifestations populaires tels que les fêtes ou autres, respectivement, fétiches et sculptures ou objets utilitaires, et les parades et les masques. L'Art africain n'a jamais été créé pour lui-même, mais pour accompagner les danses et la musique, le tout au service d'une cause sociale.

Je savais aussi, plus ou moins, l'art africain moribond, car exalté, pour le plaisir des yeux européens, de ses compléments indigènes qui lui donnaient sa pleine signification. "L'art Nègre" fut séparé de son environnement humain et se sont des objets morts qui furent présentés en vitrine aux Européens, des objets passifs qu'on s'est permis de changer de significations à bon marché; ce n'était plus que des symboles de sauvagerie, de subversion absolue (pour les jeunes surréalistes), des instruments de libération, exposés et brandis comme les emblèmes du scandale... Tant était permis à ~~l'art~~ leur égard car on ne savait rien d'eux, rien de hommes qui les avaient façonnés et manipulé. Le simple fait de leur inscription avait une valeur subversive et les littérateurs européens, qui imposèrent l'art nègre, reconnaissaient à ce dernier comme à une nouvelle arme de guerre intérieure... "en fait, chacun découvrait une nouvelle utilisation des objets rapportés en vrai par les coloniaux; elle n'avait rien à voir avec les conceptions esthétiques de l'art africain."\*

Ainsi, c'est l'approche occidentale de l'art africain qui a causé sa "punition" dans sa perte.

Par la suite, la considération de l'art nègre a quelque peu évolué bien que ce mot soit injuste; lancé comme un cri de refus au début du siècle, le "fétichisme" pour l'art nègre a permis à la culture africaine de se tailler une place en tant que civilisation reconnue.

Je ne peux qu'approuver ce mouvement. Malheureusement, il n'a pas été approfondi, probablement à cause de la difficulté de classer un art qui incroyablement disparate, les thèmes, les légendes et les rôles varient plus ou moins selon les ethnies et même les tribus ou prenant souvent un sens différent si ce n'est opposé. En parlant l'art d'une ethnie en particulier, l'intérêt ne pouvait guère aller bien loin, cet art n'étant souvent que peu approfondi, il faut bien le dire et les légendes qui le portent s'enlisent dans l'oubli du passé:

"... Ah! ça, patron, les "petits" tel que moi ne connaissent plus les affaires des masques comme autrefois..." Ainsi répondait un jeune noir à G. Balandier\* à qui il voulait vendre un masque de Nyan Néa, la femme et la mère des initiés, c'est-à-dire, dans la légende celle qui aglomérait les enfants pour accoucher d'hommes adultes et socialement tarmés.

Elle est au temps capable en public de redresser la femme agressive, humble et douce. Cela, le jeune noir ne le savait pas, il prétendait seulement que c'était "la femme", et il n'avait qu'une préoccupation en tête, il voulait de l'argent contre ce masque, soit-disant pour régler le médecin-magicien. Pour en revanche au masque, celui-ci respectait les traits conventionnels de Nyan Néa: lèvre fine oblongue et striée de sillons parallèles accusant le contour, yeux étiers, de simples fentes comme si-clos, bouche proéminente, avec des dents en aluminium.

Seullement ce masque était un objet bâclé, taillé dans un bois médiocre et peint par l'humidité et barbouillé d'encre violette (qui restait sur les doigts) acheté chez quelque brûleur du village au lieu de la teinture noire "que la vieille patience savait composer". Voilà ce qu'il restait de Nyan Néa, la mère des initiés "Kono".

De cette anecdote qui résume la tricherie qu'est le comportement des noirs à l'égard des œuvres du passé, on peut faire voir les trois choses qui ont

\* Afrique Ambigüe - George Balandier. Terre humaine éd. Plan.

tué l'art africain, l'oubli de leur histoire, religieuses, légendes (assassinés par le catholicisme, le protestantisme ou l'Islam), le besoin de l'argent, et l'exotisme est un moyen de s'en procurer), et la tricherie au niveau niveau de l'objet: le bois paumé et abîmé qui lui donne l'air d'un authentique objet antique, traditionnel.

Ainsi, l'art Nègre s'est figé, et depuis quelques années est devenu le symbole des traditions qui se dégradent et le symbole des "obstacles au progrès".

Evidemment, le lendemain de mon arrivée, alors que je me promenais dans les rues de Douala, les marchés et les "quartiers noirs", m'enivrant de cette atmosphère humide, chaude et étouffante qui a bercé mes meilleurs souvenirs, je n'ai pas manqué de me faire assailli par les petits marchands à la sauvette voulant "marchander" les pires médicaments de l'artisanat telles que bagues en Ivoire bâclées, bracelets en ivoirine, etc... A un moment, un noir m'a abordé, qui ne ressemblait pas aux autres; il était plus âgé, environ 25ans, bien vêtu et non pas habillé de guenilles, il portait des chaussures, et de belles! un pantalon aux plis parfait, une chemise propre, une montre à quartz et un beau ceinturon (signes extérieurs de richesse), le nez chaussé d'imposantes Ray-ban, et une casquette neuve. Il paraissait intrigant, de part sa tenue et surtout parce qu'il ne "trin balait" ni colliers, bracelets, bagues attachées à un fil de fer comme des clés à leur porte-clés, ni autres statuettes banals. Pourtant, il venait me proposer quelque chose sans vouloir me dire quoi et demandait que je le suive. Je savais à peu près à quoi m'en tenir et acceptais de le suivre pour essayer d'engager la discussion, après qu'il m'a proposé son "mystère". Vu sa situation aisée apparemment, je me doutais qu'il fut "maquereau" et en effet il me proposa un choix entre une dizaine de "boutiques-mon-cul" (prostituées),

avec photos à l'appui, posant lui-même au milieu de ses "sujets", la cigarette au bec et les jambes croisées. C'était une photo prise dans un décor de boîte de nuit de bonne qualité. Il me disait au contraire pour tous les goûts, et, même des filles "pas cassées"! Après une longue discussion, il finit par accepter mon refus et je le consolais en lui offrant des cigarettes et à boire. Nous nous dirigeâmes vers un bar et j'entreprit de parler d'art africain avec lui.

Ce n'était qu'en son rayon, mais comme il se doit, il me dit savoir où aller : "A l'Artisanat"! Je payais donc les bières (boîte nationale du Cameroun) et les bestos (cigarettes le + vendues au Cameroun) et il m'emmena à l'atelier "Artisanat". Décception! Je compris vite qu'il s'agissait probablement du lieu où se perpétraient les "affroteries" que les gosses en guenilles essayaient de "refiler" aux touristes (avec l'accent ironique) innocents. Je demandai à "mon Ami" s'il se faisait de mai, à quai il répondit que je ne trouverai pas grand-chose d'autre, que "Artisanat" était le plus connu, etc... Je lui serrai la main et sortis.

Lorsque je racontai mon après-midi à la personne qui m'hébergeait, elle me parla d'une polonoise qui tenait un magasin d'art et d'antiquité et qui se passionnait d'histoire africaine et faisait tellement autorité en la matière qu'elle connaissait bien le président Amadou Ahidjo qui tenait à faire de cette historienne une de ses relations.

Cette "grande Dame" n'eût que peu de temps à me consacrer parce que j'étais venue le vain le jour où elle vendait des fleurs. De la brève discussion, il en ressortit une impression de pessimisme. Elle se plaignait des moins qui passaient à son magasin pour lui vendre des "faux" objets qui ne respectaient aucune règles de l'art ~~qui~~ "perdu", tout en prétendant être "vrais". Par exemple ce lit, qu'elle a acheté par pitié bien qu'elle le

considérée comme une offense à l'histoire, un sacrifice ...

Il était fait d'une seule pièce, dans un "monolithe" de bois et se présentait comme un sommier. Avec le dessus élevé à 20 cm du sol et le dessous évidé. Les côtés sculptés tantôt en bas relief, tantôt en ronde-bosse lui donnaient un aspect assez original ... pour des yeux occidentaux et à première vue. De plus on s'apercevait qu'il s'agissait encore une fois de bois paumé, sans doute par un séjour prolongé dans l'eau et volontaire, et teinté. Ceci encore n'était que vulgine tricherie mais l'encaud la plus grosse, l'énorme falsification, selon la polynésienne ulcérée était que le lit était aussi sculpté sur le dessus, devant recevoir le "dormeur"! Personnellement, je trouvais cela amusant que la fonction n° du lit soit effacée derrière l'œuvre d'art, mais il faut avouer que les sculpteurs étaient maladroites et dignes de peu d'intérêt. La polynésienne me dit qu'il faudrait se résigner à mettre une croix sur le panneau de l'affiche, du moins en ce qui concerne son influence sur l'art actuel et futur. Ce-dinant, elle me montra diverses peintures et sculptures de jeunes moins qu'elle connaît et qu'elle aimait bien. Le matériau était canonisé : bois, ivoire (de belles qualités), coquilles parfois, cuivre et autres métaux, tenu, et couleurs naturelles quelques fois, huiles maladroitement utilisées souvent. Les peintures se divisaient généralement en deux catégories : celles qui associaient mal et de manière puérile une technique occidentale (aplats, ombres, lumières) et un sujet exotique ; matières mortes représentant des ananas, des mangues, des bananes, des papayes et autres. Celle peintes naturellement par des moins se trouvaient devant des tubes de couleurs et les employaient peu, saturées, ou les mélangeaient que sur la toile pour, par exemple des ciels ou de l'eau, les fonds. Les deuxièmes manières de peinture présentaient déjà beaucoup plus d'intérêt et gardaient cet esprit moins, cette mentalité africaine admirable, un peu enfantine et fraîche, franche, vivante. Devant ces peintures

africaines, du moins l'ancienne, on imagine un pays jeune, un pays qui naît et qui prospère. On éprouve une sensation de jeunesse.

C'est un nouveau visage de l'art africain, je l'espére, et qui se perçoit aussi bien dans les sculptures, où les deux catégories se distinguent aussi évidemment. A côté des "reliefs" de l'art du passé se distinguent des sculptures amusantes, gaies et inventives bien que toujours rattachées à la réalité. Personnages, animaux et quelques fois végétaux. J'ai remarqué que les sculptures étaient réalisées avec moins de moyens que celles trouvées à "Artisanat" ou dans la rue. C'était souvent des restes ou des chutes de gros blocs d'ivoire, main d'un bel ivoire, régulièrement veiné et sans une fente, bien polie. Les divers formes et caprices des chutes d'ivoire étaient utilisés au mieux et je pense qu'ils avaient stimulé l'imagination de l'artiste donnant des résultats les plus originaux que j'ai pu voir à Douala. Je ne souviens par exemple de cette statuette formée seulement d'une tête, de deux mains et deux pieds, les membres n'étant que de longs tiges fins d'ivoire, creusées en ameaux aux emplacements des articulations des jambes et des bras. Il n'y avait pas de corps. La tête était reliée directement à un pied par une tige et les deux ~~des~~ mains à l'autre pieds par la deuxième ~~de~~ tige-membre. La tête s'appuyait par le menton sur les deux mains, dans un air désabusé et comique.

Peu avant mon stage, j'avais déniché une carte de Douala où étaient indiqués les lieux "intéressants" de la ville : hôtels, banques, maisons, ambassades, hotel de ville ; et justement, dans le même bâtiment que l'hotel de Ville, était écrit : musée, sans aucune précision.

Au cours du stage, j'avais demandé à mes relations et à celles de ma hôte, aux "taximen", et à mon ami, le magicien, s'ils pouvaient me dire ce que contenait ce musée. Tous parurent surpris à l'annonce de l'existence d'un musée à Douala. Je décidais donc

soit de faire en ce que tout cela dérangeait les usages et  
soit de ne pas y rendre. Mais, là encore, déceptions et surprises.

Tout d'abord, j'en fis mal à dénicher ce "musée" dans l'Hotel de  
Ville. Seuls, deux colonnes en bois, sculptées de personnages les uns sur  
les autres - identiques à celles qui ornaien<sup>aient</sup> autrefois les "casas" des chefs de  
villages - me firent soupçonner la présence d'un "musée" derrière la  
porte qu'elles précédéaient. Je ne m'étais pas trompé, mais en fait de  
musé<sup>e</sup>, il n'en restait que --- des restes; une mine!

Le musé<sup>e</sup> avait dû être intéressant, peut-être impressionnant, dans le  
temps où l'on pouvait encore lire les plaques explicatives accompagnant  
chaque objet. Malheureusement, le temps et la lumière avaient effacé  
les précieuses références historiques et géographiques. C'est bien simple,  
il n'en restait que de petits rectangles de carton jaunes et... vierges -  
mais l'histoire vaut d'être racontée dans l'ordre chronologique.

Au moment où j'ouvris la porte, je me vit qu'une enfilade  
de pièces, dans la pénombre et sentant la poussière, comme ces vieux  
recueils de bibliothèques municipales. J'entrai tout de même, et fit  
quelques pas; j'entendis derrière moi un homme entrer et actionner un  
interrupteur. L'homme, en noir, me regardait, l'air franchement  
libéré. Après quelques secondes, j'éclatai de rire devant son attitude  
et lui dis que je devrais voir le musée. Alors, seulement, la lumière  
se fit dans sa tête, et il alluma toutes les salles.

Je passerai rapidement sur la description du musée, me présentant  
finlement que des objets, sans que l'on puisse savoir où ils étaient, ni d'où  
ils venaient. Il présentait, dans un ordre mal défini (ou bien trop compli-  
qué pour moi?) des objets de faune, flore, arts anciens, objets utilitaires  
d'autrefois, parures, armes, instruments de musique, sculptures et pein-  
tures. Dès la première salle, se cotoyaient, au beau milieu, une poule

18

de pinèque qui fut décorée et peinte (mais dont on ne percevait des traces de peintures que dans les stries du bois ou dans les creux, et qui fut cassée et recollée, rajeunie avec des bouts de ficelles), des paumes (couvres chefs poussiéreux et cache sexes) et des papillans (je ne plaisante pas). Les insectes étaient en bien mauvaise état, bien qu'en vitrines (souvent brisées), mutilés et couverts de poussière. J'ai même vu quelques papillons dont le corps et les ailes avaient disparues, mais dont il restait, en petits tas de poussière la forme parfaite et symétrique des membranes des ailes, comme ~~les~~ ces feuilles mortes que l'on trouve parfois, évidées; jusqu'à un squelette. J'ai repéré aussi une colonne de fourmis traversant toute une série de papillans gris (couverts de poussière) pour aller sous une autre vitrine où il restait un peu plus à "manger" pour elles.

Je passai à la salle suivante, ne sachant prendre parti entre le sommeil et la tristesse (fataliste). Accrochés aux murs, des armes et des instruments de musique; toujours le lit délabré et encadré de la poussière. Des arcs sans cordes, des gourquois sans flèches et aux lanières cassées, ou bien des flèches sans fers, sans rouilles, des jewellets brisés. Pour ce qui est des instruments de musique, a priori, des tambours, cangas, bongos aux peaux crevées quand ils en ont, des instruments à cordes molles ou pendantes lamentables. Ce n'est pas la peine de s'étender dessus. Seul point positif, j'ai découvert des instruments à percussions que je n'avais jamais vu. Il s'agit de lanielles de bambous côtes à côtes, et coincées entre deux cordelettes et un chevalet triangulaire, le tout monté sur une caisse de résonance. La dimension de la lanielle de bambou, qui peut coulisser entre les cordes et le chevalet, définit la note émise en appuyant sur la lanielle qui se détend comme un ressort. La vibration est transmise par le chevalet à la caisse de résonance. Je pris quelques croquis de cet instrument, me promettant d'en fabriquer un de

XIII/ retour en France. J'ai oublié tous mes croquis au Cameroun, ainsi que mes notes personnelles (sans rapport direct avec le stage), mais j'ai tout de même conservé l'instrument - qui donne de bons résultats d'ailleurs. - entre la maison entre le boulevard et Beaubourg (quartiers et lieux que j'ai fréquenté assidûment cet été), je vis en vitrine dans un magasin de musique le même objet, bien que métallique ; la qualité était évidemment meilleure... (l'instrument moins romantique).

Sur le sol de cette dernière salle, il y avait des sculptures sur des socles, toujours accompagnées de bustes jaunes et dont l'écrinure était illisible. Le musée avait dû posséder une vingtaine de statues en bois, filiformes, dont il ne restait que les socles et les bustes tenus par une paire.

Il ne restait que cinq de ces œuvres sculptées. De l'ébène, comme par hasard en mauvais état ; en particulier, une des statues ~~qui~~ représentant probablement un guerrier - avait le corps fendu dans le sens du bois et largement ouvert par la succession de saison sèche, et de saison des pluies. En somme, on voyait le jour à travers cette statue, et, bien à l'abri dans la fente, j'ai vu un nid ~~de~~ en glaise de manchette-maganche.

Les salles suivantes, au nombre de trois, m'avaient rien à voir avec quelque forme d'art que ce soit. Dans un d'ordre tout aussi exubérant, il y avait des feuilles empâillées, des fruits séchés, le bureau du roi préposé à la surveillance des bœufs et des batraciens et reptiles ~~les~~ baignants dans du formal.

A Douala, j'avais projeté d'aller à Yaoundé - vraie capitale du Cameroun - où j'espérais trouver une école d'art. Malheureusement, peu avant mon arrivée, un avion s'était écrasé au décollage de Douala et la ligne était coupée. Quand à y aller par le route (plutôt par la piste) il fallait prévoir deux ou trois jours et trouver une voiture tout

terain. Bref, tous se pouvaient visiter une école d'art de Yaoundé, de plus improbable, selon l'avise de certains. Le projet ne fut pas réalisé.

J'ai tout de même quelques renseignements au sujet d'école d'art africaine.

On y dispense un enseignement académique et Européen. Une culture blanche enseignée aux africains, encore une sorte du mauvais côté du colonialisme. C'est vraiment triste : d'un côté à enterrer le passé noir, et d'un autre en assimile de travers (et on ne digère pas) un art occidental camouflé d'exotisme.

Heureusement, il reste dans ma mémoire l'image d'une statuette fascinante et d'une huile de haute beauté.

Elles sont, jeose l'espérer, les germes d'une renaissance de l'art africain, que je crois définitivement née avant mon voyage au ~~Cameroun~~.

MARC-ALEXIS MORELLE

ATELIER PEINTURE 2<sup>e</sup> Année.